

Les Cahiers de médiologie 11

N ° 11 - P R E M I E R S E M E S T R E 2 0 0 1

Com \ Trans
muniquer \ mettre

Revue publiée avec le concours du
Centre National du Livre

Retour sur les



paradigmes



ROBERT DUMAS

Il n'y a de bon paradigme que perdu

J'ai tenté de mettre en rapport ce que j'ai entendu à Cerisy avec une hésitation que j'avais perçue à la lecture des derniers livres de R. Debray. Je vais essayer de préciser cette hésitation en espérant qu'*a posteriori* elle éclairera certaines zones d'ombre du colloque.

Après une enquête serrée, façon Bourdieu première manière, autrement dit relevant de la meilleure sociologie critique, R. Debray avance ses thèses en 1981 dans un livre majeur au titre sans concessions, *Critique de la Raison Politique*, qui, pour ma part, reste son meilleur livre parce qu'il donne le noyau théorique que les six ou sept œuvres qui suivent vont développer et retravailler. Question médiologique : se demander pourquoi, à part un compte-rendu de Gérard Mendel dans *Le Monde diplomatique*, ce livre n'a provoqué aucun écho : il ne communique pas, ne transmet rien et traverse le milieu intellectuel, universitaire et politique comme un véhicule fantôme invisible. Revenons à son contenu, presque vingt ans après ; je n'en retiendrai que deux points.

1. R. Debray propose une anthropologie ambitieuse qui réhabilite le phénomène de la croyance pour comprendre le pouvoir des idées, leur efficacité. Dans ce livre, le couple *communication-transmission* n'est pas conceptualisé comme tel. Il s'agit plutôt d'un couple de forces dont la résultante serait le processus historique du devenir humain : la force de la croyance sur le vecteur religieux et la puissance du transport sur le vecteur technique. Traduit en « Debray », ce dispositif manifeste « l'inconscient technique de notre vie sym-

John Chard,
Labyrinthe,
Angleterre,
2000

© TonyStone.

bolique ». Les concepts de R. Debray jouent Auguste Comte contre Karl Marx et permettent de penser le pouvoir politique à travers un « matérialisme religieux ».

2. Se limitant à l'étude des idées efficaces parce qu'organisatrices de la cohésion de la société, R. Debray prend parti en marquant un désintérêt affiché pour les concepts scientifiques. La médiologie s'occupe des religions, des idéologies, mais néglige la science. Je fais remarquer la cohérence de cette position : une science n'est pas un facteur de cohésion. Autrement dit, la connaissance est sans pertinence politique.

Avec le *Cours de Médiologie*, publié dix ans plus tard, le philosophe persiste et signe. R. Debray accentue ce qui sépare sa position philosophique médiologique de toute science : « la vérité n'intéresse pas les médiologues, pas plus que les élans du cœur les cardiologues ». Il va même plus loin en installant la médiologie en lieu et place de la science : « notre démarche remplace vrai/faux par performant/non performant, on applique du constatif à du performatif [...], on a des traces et des tracés à enregistrer naïvement [...]. Ce qui fait fable ; un récit s'accréditant de sa propre transmission ».

L'évacuation de la valeur de vérité laisse de côté tout un pan de la culture, celui que constituent les efforts de l'humanité pour produire des connaissances. En effet, en médiologie, on cherche à comprendre comment ça marche. Par exemple, comment s'est opérée efficacement la transmission du christianisme par rapport à l'échec du stoïcisme. Ce qui les différencie, ce n'est pas le contenu de leur message, mais bien les modalités de leur transmission, qui seules permettent de comprendre comment et donc pourquoi le christianisme l'a emporté. Les analyses de Maurice Sachot expliqueront sept ans plus tard *l'invention du christianisme*. Il met à jour une matrice qui démontre comment un message devient une force, comment il se transmet et, en se transmettant, se constitue.

À la même époque, dans *Transmettre*, R. Debray pense les rapports entre communiquer et transmettre au cœur de son anthropologie en évitant une théorie sociologique ou une théorie biologique (cf. le chapitre III où sont exposés les deux « impérialismes »). La conception de l'homme comme seul vivant ayant une histoire oblige à chercher à quelles conditions cette histoire est possible. Comme l'a rigoureusement montré Robert Damien, seule une conception médiologique de la philosophie politique dépasse l'échec des conceptions aujourd'hui à la mode (Rawls, Habermas, Walras) qui toutes manquent la spécificité du corps politique. Or dès la *Critique de la Raison Politique*, R. Debray a pensé une théorie normative au sens où l'institution en corps politique implique *un rapport* à un point d'unification transcendant. Comme le rappelait ici-même R. Debray, là où il y a de l'inter, il y a du méta, ou plus simplement : on ne soude que par la croyance.

Soyons juste : dans *Transmettre*, R. Debray reconnaît que ce « pari » théorique « peut avoir dans le cas des sciences en particulier, un intérêt assez limité. S'il est vrai en effet que l'universalité de la connaissance scientifique est le résultat d'une fabrication socio-technique, voire politique, batailleuse et laborieuse (répliquer une expérience, publier un article dans une revue faisant autorité, convaincre un collègue, décrocher des crédits...), il n'en reste pas moins qu'un résultat scientifique transcendera *in fine* les conditions codifiées de son énonciation. Une fois mis sur orbite, l'énoncé tournera tout seul, du moins dans le champ de gravité du paradigme en vigueur ».

L'hésitation apparaît entre *Transmettre* et *Introduction à la médiologie*. Si la transmission d'une théorie philosophique nécessite des vecteurs qui, en la transmettant, la transforment, il est compréhensible que depuis 1974, date de publication du premier ouvrage médiologique, jusqu'en 2000, date de publication de *L'Emprise*, en passant par 1996, année de la parution du premier *Cahier de médiologie*, la théorie philosophique de R. Debray se soit élaborée et métamorphosée. Il est compréhensible que la naissance des *Cahiers*, la formation d'une équipe rédactionnelle interdisciplinaire (cependant sans philosophes), la confrontation de R. Debray au monde universitaire, sa rencontre tardive avec le matérialisme de François Dagognet (années 1990) aient transporté jusqu'à nous les thèses et les concepts « debraysiens » tout en les transformant. Ce n'est pas à vous que je vais l'apprendre.

Mais c'est aussi pourquoi depuis les *Manifestes Médiologiques*, la thèse d'habilitation soutenue en 1994, R. Debray navigue à l'estime entre une philosophie médiologique et la tentation de fonder une science : la médiologie qui synthétiserait une sociobiologie fortement ancrée chez Leroi-Gourhan et les sciences de l'information et de la communication. D'où découle forcément le paradigme de notre colloque : communiquer/transmettre.

Si je m'attache à l'*Introduction à la médiologie*, livre qui paraît en 1999 dans une maison d'édition universitaire prestigieuse sous la jaquette d'une collection formatée pour les étudiants du premier cycle, je remarque comment R. Debray écrit talentueusement (et je sais de quoi je parle pour avoir analysé les fulgurances de son style dans *Faut-il brûler R. Debray?*¹) pour, comme disait Kant « traire le bouc au travers d'un tamis », ou bien moins incongru et plus méchant, comme aurait dit Lénine : « un pas en avant, deux pas en arrière ». Je m'explique : un pas en avant vers le modèle des sciences humaines, deux pas en arrière vers le socle philosophique de départ que j'ai rappelé.

Je n'en veux pour preuve que ces quelques lignes du chapitre VI, intitulé « Une médiologie pour quoi faire ? » : « Une médiologie se contente d'étudier les procédés par lesquels un message s'expédie, [...] elle traduit seulement, [...] elle aide

1. Champ Vallon, 1999.

à comprendre comment nous croyons, [...]elle se borne à interroger les conditions de l'essor des doctrines (religieuses, politiques ou morales) et les ressorts de l'autorité doctrinale, [...] elle peut permettre ici et là une meilleure mise au point sur des zones encore floues de la vie sociale ; [...]n'est proposé ici qu'un découpage nouveau de l'ancien ». Je souligne ces quelques formules parmi tant d'autres parce qu'à travers l'hésitation qu'elles manifestent, elles expriment pour moi un blocage. En effet de deux choses l'une :

Soit la médiologie existe comme discipline qui entre dans les batailles universitaires pour marquer son territoire et se faire reconnaître. Elle s'enlisera alors dans les programmes de travail pour préciser par exemple le déterminisme complexe parce que rétroactif entre les tubes et les institutions, entre le technique et le symbolique – ce que R. Debray nomme « travailler aux charnières ». (Cela me rappelle l'échec aujourd'hui presque comique, trente-cinq ans après, du marxisme althussérien à la poursuite de l'ubuesque causalité structurale et de son jeu d'instances).

Soit R. Debray renoue avec le noyau dur philosophique de la médiologie et continue à pratiquer « ce sport d'équipe » avec ses amis et disciples, par ailleurs impliqués chacun dans différentes disciplines universitaires : histoire, sciences de l'info-com, biologie... Quoi de plus normal qu'un chercheur s'attelle à sa science armé d'une philosophie. Bref il existe des historiens, et parmi eux nous comptons des historiens médiologues dont nous avons apprécié le talent durant ce colloque.

Un dernier mot. Je trouve heureuse cette définition que R. Debray a proposée de la médiologie : « sport d'équipe ». Elle conjugue sérieux et légèreté, elle exprime le risque et le pari, l'amitié et la rivalité. Bref elle renoue avec une certaine idée de la philosophie qui n'est pas pour me déplaire. Et puis elle s'éclaire à partir des quelques remarques sur le rugby qu'a proposées Robert Damien.



